

# Langue et identité dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle : une écriture triangulaire<sup>1</sup>

France Martineau et Annie Avard

Lettres françaises

Université d'Ottawa

Les textes de nature privée sont de précieux témoignages pour mieux comprendre l'évolution de la langue et des identités (Martineau, 2004). Les lettres écrites entre parents et amis permettent un regard de l'intérieur sur les grands mouvements sociaux et linguistiques. Lorsque ces lettres proviennent de scripteurs migrants, elles deviennent un lieu privilégié pour suivre le parcours identitaire de l'individu. Nous examinerons dans cet article un fonds peu connu qui compte 44 lettres écrites entre avril 1880 et novembre 1880 par trois membres d'une même famille ouvrière de Montréal : Onésime Labrecque père (16 lettres), Léocadie Beaumont, l'épouse d'Onésime père (8 lettres) et Onésime Labrecque fils (âgé de 20 ans) (20 lettres)<sup>2</sup>. Le couple a deux autres enfants, Alexina et Marie-Louise, qui ne participent pas à l'échange épistolaire. Dans le recensement canadien de 1881, Onésime père, 60 ans **est inscrit** comme menuisier. Sa femme, toujours selon le recensement, est beaucoup plus jeune : elle a 40 ans, et **on** ne fait mention

---

<sup>1</sup> Cet article est issu d'une recherche qui a reçu l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (F. Martineau, A. Desrochers, Y Ch. Morin). Nous remercions les évaluateurs de cet article pour leurs commentaires et suggestions.

<sup>2</sup> Archives Nationales du Québec à Montréal. Ces lettres sont en voie d'édition par France Martineau.

d'aucune profession. Onésime fils, 20 ans, est teneur de livres alors qu'Alexina, 17 ans, est couturière et Marie-Louise, 19 ans, modiste<sup>3</sup>.

Suivant un mouvement migratoire qui mène plusieurs Canadiens français vers les centres miniers des États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce père de famille quittera Montréal et les siens en quête d'une meilleure situation financière vers les mines d'or du Colorado, à Leadville<sup>4</sup>, puis à Gunnisson. Durant son périple qui s'étend sur sept mois, il écrit régulièrement à ses proches de façon à garder contact avec leur réalité, de les informer de l'évolution de sa situation et, bien sûr, de les rassurer face à l'inconnu et à l'incertitude qu'apporte une telle distance.

Nous situerons d'abord ces lettres dans leur contexte économique et social d'écriture. Puis nous examinerons les traits discursifs qui marquent ce triangle épistolaire dans un contexte où l'intelligentsia canadienne-française tient un discours de survivance face à l'exode vers ces États-Unis protestantes et anglophones.

Contexte économique et social de Montréal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle fut une période de grands bouleversements sociaux et économiques : celle de l'industrialisation et de l'urbanisation du Québec. Tout d'abord, la révolution des techniques agricoles obligea de nombreuses familles, incapables de s'adapter à la nouvelle réalité, à quitter leurs fermes et leurs terres pour se trouver un emploi en ville. Montréal devient la métropole du

---

<sup>3</sup> Selon le recensement, ils habitent le quartier *St James Ward*.

<sup>4</sup> Leadville était une ville minière située au sud-ouest de Denver. Dans les années 1880, c'était la deuxième plus grande ville du Colorado.

Canada et sa population, majoritairement francophone. C'est « un centre de fabrication et d'entretien de tout le matériel ferroviaire lourd, [...], un centre commercial » (Frenette, 1998 : 80-81). Les villes du Québec, même si elles sont toutes en pleine expansion, n'arrivent pas à absorber ces populations venant de la campagne.

Les années 1880 sont marquées par chômage élevé provoquant une forte migration notamment aux États-Unis qui connaissent, à cette époque, une croissance économique exceptionnelle. Entre 1840 et 1930, c'est près d'un million de Canadiens français du Québec qui vont émigrer aux États-Unis. Comme le remarque Yves Roby (2001 : 25), « l'exode des Canadiens français atteint des sommets inégalés entre 1879 et 1882 ». À l'image de l'exode rural, la migration massive vers les États-Unis devient une stratégie de survie. Ces déplacements ont marqué l'histoire du Québec à un point tel que certains auteurs voient dans la mobilité spatiale un trait fondamental de l'identité canadienne-française (Lamarre, 2000).

De ces migrations, on connaît bien celle vers la Nouvelle-Angleterre qui opère une véritable saignée au Québec à laquelle réagira l'intelligentsia canadienne-française. Les usines textiles attirent beaucoup de Canadiens français et des regroupements, des « petits Canadas », vont se créer sur une base religieuse et linguistique. Favorisés par l'implantation du chemin de fer, les émigrants partent aussi vers les centres forestiers et les mines du Midwest (Lamarre, 2000, 2003) et, de façon moins importante, vers la Californie et le Colorado. À titre d'exemple, selon l'étude d'Édouard Z. Massicotte citée dans Lavoie (1979 :36), seulement 0,26 % des émigrants du comté de Champlain optent pour le Colorado entre 1880 et 1892. Qu'est-ce qui motive un déplacement vers cet État ? Peut-être un début de récession dans les mines du Michigan. Lamarre (2000 : 80) écrit : « En juin 1879, la région a été marquée par un haut taux de chômage et le départ de nombreux travailleurs en direction de Leadville au Colorado, un centre minier important ».

Montréal, comme port d'attache

Dans le cas d'Onésime père, la migration vers le Colorado est de nature temporaire. Montréal demeure le port d'attache et l'ancrage culturel. Décrivant son voyage vers Leadville, il mentionne : « j'ai toujours été / occupé à regarder d'un / Côté et de l'autre les places / curieuses que nous avons / passé » (14 avril). Dans une lettre à propos de Leadville, il écrit à son fils « je pense que tu rouvrirais les yeux de voir se Payie » (22 juin). Onésime fils réagit de façon lyrique aux descriptions : « Leadville est vraiment une / place de Merveille des / montagnes à perdre de vue / couverte de neiges éternels » (30 juin). Mais cette « place de Merveille » ne retient personne. Ceux qui sont de retour « pense qu'il s'ennuie pas de Leadville » ; « Personne d'eux ne s'ennuie / de Leadville mais ils se / souviennent de leurs parents et / amis qu'ils ont hâte de revoir » (Léocadie 28 juillet). L'émerveillement de l'arrivée et l'attrait des nouveaux espaces cèderont rapidement place à l'ennui. Onésime père ne reçoit jamais trop de nouvelles, c'est son seul « dissennui ». Les commentaires se multiplient : « je suis loin mais tout m'intéresse Comme proche » (7 juillet), « je commence à compter les mois et je trouve qu'il ne compte pas vite » (7 juillet), « je commence à décompter » (17 août). On assiste aussi à un élargissement progressif de ses intérêts. Si dans ses premières lettres il s'inquiète simplement de la santé et du bien-être de ses proches (sa femme et ses enfants), bientôt il demande à son fils de l'informer de la situation de l'oncle Armand, puis de celle de l'oncle Eugène et, finalement, de celle de l'épicier qui tient commerce non loin de chez lui. L'échange hebdomadaire de journaux maintient le lien entre Leadville et Montréal. Onésime fils envoie régulièrement à son père *La Minerve*, le *Courrier de Montréal*, l'*Opinion publique* et *Le 24 juin*<sup>5</sup> afin qu'il puisse suivre adéquatement l'actualité

---

<sup>5</sup> *Le 24 Juin* est une publication spéciale d'une quarantaine de pages.

et les débats politiques. Lorsque de grands événements se produisent au Colorado, Onésime père envoie aussi des journaux tels le *Grand Gunnisson* et le *Star* de Leadville.

Dans ce contexte d'établissement temporaire, on s'attend à ce que les valeurs identitaires qui définissent les Canadiens français de l'époque demeurent bien vivantes. Yves Frenette (1998) met en évidence deux valeurs qui caractérisent les émigrants canadiens français : la famille et la religion.

### La famille

Dans la migration des Canadiens français vers les États-Unis, les réseaux familiaux et d'entraide ont été d'une importance cruciale. L'émigrant des années 1880 est le plus souvent intégré dans une structure institutionnelle, dans le cas de la Nouvelle-Angleterre, ou improvisée pour ce qui est des régions plus éloignées et moins populaires comme le Colorado qui comptent malgré tout des « maisons canadiennes » dans lesquelles les travailleurs peuvent se restaurer ou prendre pension. Ces réseaux sont des points de repères culturels pour les nouveaux arrivants et, à l'occasion, servent d'agence de placement : ainsi, après avoir quitté Leadville, Onésime père trouvera un emploi à Gunnisson grâce à son beau-frère Henry. Les anciens, comme ceux qui sont revenus au Québec et qui se font appeler « les anciens Leadvilliens », continuent de faire partie de ces réseaux.

Dans la première lettre à sa femme, datée du 18 avril 1880, Onésime écrit : « Chère Epouse / Je prend / un moment ce soir pour / te dire que nous sommes / rendu à leadville heuruce / ment sans aucune/accident nous avons / arrivé a cinq du soir / dimanche nous les avons / tous trouvé au stage... » L'utilisation du *nous* est un indice important pour comprendre la dynamique de l'environnement dans lequel Onésime aura à évoluer au cours de son séjour. Il ne s'agit pas d'un

homme seul et désespéré qui part sur la route à la recherche de quoi survivre, mais plutôt d'un choix planifié et facilité par la présence d'un groupe de Canadiens français. Il est évident qu'Onésime entretient des liens privilégiés avec quelques membres du groupe de soutien qui sont non seulement culturellement près de lui, mais aussi des parents ou des amis. Il y a d'abord Joseph Derridu, le frère de Léocadie, avec qui il prend contact dès son arrivée, puis Darveau qui est l'oncle du fils avec qui il passera la totalité de son séjour. Honoré, Bovis, Louis, Baudoin, Charland, Joseph, Alfred, Euchariste et bien d'autres appartiennent tous à ce réseau de relations mis en place à Montréal qui se resserre dans la terre d'accueil : lorsque quelques kilomètres séparent les uns des autres ils s'écrivent, parfois les lettres qu'ils envoient à Montréal sont communes et, arrivées à destination, elles sont certainement lues par plus d'une personne.

Le départ vers les mines est une décision familiale qui implique non seulement les membres de la famille proche, mais aussi ceux de la parenté (oncle, neveu, tante, etc.). On part d'abord pour gagner de l'argent qui servira à payer des dettes et à améliorer les conditions de vie de la famille. Il faut donc prévoir une structure familiale apte à prendre soin des membres qui restent au Québec. Onésime père écrit à son fils dans l'une des premières lettres : « Onésime j'ai te contant / d'apprendre que tu fais ton / possible pour faire vivre la mère » (1<sup>er</sup> mai). La situation devient plus difficile quand Onésime fils tombe malade. Si sa santé fait l'objet de tant de questions dans les lettres échangées pendant presque toute la durée du séjour au Colorado, c'est en partie parce que son pied malade l'immobilise et l'empêche de travailler. Heureusement, les deux sœurs travaillent et Léocadie prend du travail à la maison. La distance n'empêche pas Onésime père de veiller sur le budget familial et de discuter des meilleures façons de dépenser l'argent envoyé. Lorsque Onésime fils dit qu'il faudrait qu'il s'achète des vêtements, une longue discussion à trois s'amorce, Léocadie refusant de dépenser de peur d'avoir moins d'argent que prévu au

retour du père : « Je devais m'en acheter une [habillement] / mais vous m'aviez dit de donner / mon argent a maman » (30 octobre) ; « elle me disait / si ton pere veut c est correct » (3 novembre). L'autorité parentale se fait aussi sentir à distance : Onésime père défend à sa fille Alexina de se marier avant son retour.

Le migrant envoie une partie de son salaire en glissant quelques billets dans des lettres ou par lettre de change (*drafts*). Un changement d'emploi ne peut se justifier que par une amélioration des conditions de travail. Onésime fils se permet d'ailleurs d'interroger son père lorsqu'il quitte Leadville pour Gunnisson : « d'après / les anciens Leadvilliens les places / de mines sont les meilleurs J'aimerais / a savoir pourquoi vous avez laissé / les mines peut etre avez vous plus / cher » (18 août). Comme il n'est pas question de s'établir, on dépense le moins possible, au point qu'Onésime, ayant percé ses culottes au genou, demandera à sa femme de lui envoyer une « pièce pour les reposés » plutôt que d'aller en chercher une en ville. Un arrêt de travail, qu'il soit dû à des mises à pied ou à des grèves, menace l'équilibre financier de la famille : « tu m'apprends que les mines / sont repartits a la Bonne / heure » (Léocadie, 30 juin). Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs tentatives de syndicalisation sont entreprises aux États-Unis et au Québec (Frenette, 1998 : 114). Dans sa lettre du 10 août, Léocadie parle des mésaventures de son neveu militant : « le plus gros / strack qu il a fait a ete celui de / chez Fortier où l'on a ete obligé de faire venir un detachment de polices ».

Onésime père fait très peu mention de sorties – sauf pour une partie de dominos – entre Canadiens français. Dans ce contexte, on comprend mieux la pression sociale qui s'exerce sur ceux qui s'écartent de ces pratiques. Darveau, qui partage la *cabane* d'Onésime à Leadville, s'absente beaucoup plus, les nouvelles et l'argent surtout se font attendre au grand désespoir d'Émilie, sa femme. On comprend que ces écarts sont dus à un problème d'alcool lorsque

Onésime fils laisse sous-entendre que son oncle lève passablement le coude, une révélation qui entraînera des rafales de commentaires réprobateurs de la part de plusieurs membres de la famille qu'Onésime sera chargé de transmettre au principal intéressé : « tous / mes oncles et mes tantes me / prie de te dire de lui dire / des betisse et lui faire la / lecon » (Léocadie, 28 juillet), « Mon oncle Alexandre disait / que Mon oncle Darveau a la / place du sang avait de l'eau » (Léocadie, 28 juillet), « vous me disiez que les crapeaux ne vivaient pas par la comment se fait il qu'il vi » (Onésime fils, 18 août). Évidemment, dans un contexte où on ne dépense même pas pour rapiécer un vêtement, boire son salaire ne peut être que répréhensible. Si Onésime père socialise, il évite d'aborder le sujet dans la correspondance.

## La religion

La religion occupe une place centrale dans la vie des Canadiens français du XIX<sup>e</sup> siècle et, de façon plus marquée, dans la deuxième moitié du siècle. Selon Nive Voisine (1981 : 33), « Ils (les Canadiens français) acceptent le catholicisme non pas parce qu'il leur est imposé, mais parce qu'il apporte des réponses à leurs questions, et qu'il continue d'être pour eux un lieu d'identification ». La famille Labrecque participe activement à la vie religieuse : les lettres font mention de pèlerinages à Sainte-Anne, à Varennes, de messes le dimanche, de présence aux vêpres, de prières, etc.

À Gunnisson, Onésime mentionne une petite église où il va entendre la messe mais, à la lecture des lettres, il ne semble pas que la pratique religieuse y soit aussi structurée qu'au Michigan et en Nouvelle-Angleterre où les Canadiens français sont plus nombreux et où il existe un encadrement religieux avec des institutions centrées autour de la paroisse. Onésime père, en arrivant à Leadville, subit un premier choc : il doit travailler le dimanche. Il en parle ainsi :

« Cher épouse jai eune chause / a te de man der tu peu / prier le bon dieu pour moi / comme tu voy quon trava / il tous les dimanche on fais / sele ment que notre prié / re le matain et le soir / mais le soir on di le chaplet / en famille... » (1 mai). Il réitère sa demande dans la lettre suivante, écrite une vingtaine de jours plus tard : « a vec / cette ar j'an que je gangne / le dimanche si tu désire / aller a saint âne pour / prier pour moi pour pas que / je sois malade... » (22 mai). Léocadie le rassure : « Je vais attendre la messe pourtoi di à N.D. de Lourdes » (s.d., 1880) et, Onésime, dans sa lettre du 6 juin, lui répond : « tais priere / ont été exaucer de puis / que suis arriver / Jai toujou travailler / et jai pas été malade ».

À quelques reprises, Léocadie et Onésime fils adoptent un discours ultramontain. Léocadie reprend à son compte certaines positions politiques sur le libéralisme du journal *La Patrie*, perçu comme une menace à la religion catholique : « Beaugrand un athée de premiere / force » (14 juillet). Elle fait état de la méfiance du clergé face à la France laïque : « Aujourd'hui le 14 Juillet est une / fete française les français donne / un pic nique a l ile gros bois / [...] / il faut remarquer que ce n est / pas une fete Catholique c est / une fete revolutionnaire on celebre / la brise de la Batsile Je vous assure / qu'on est a la veille de voir la / revolution de 93 se renouvelé » (14 juillet). Onésime fils renchérit en prédisant « qu'il y aura du sang de repan / du en France » dans la lutte contre le gouvernement libéral « tyrannique ».

Les historiens reconnaissent généralement la famille et la religion comme deux valeurs qui définissent le groupe social des travailleurs canadiens-français de cette époque. Que ce soit dans les textes de nature publique, comme les journaux, ou privée, comme les lettres des Labrecque, ces deux valeurs ressortent constamment. Mais qu'en est-il de la langue ? Est-elle associée systématiquement à la religion ou voit-on déjà, à cette époque, se profiler une valeur identitaire proprement linguistique ?

## La langue française

Le discours sur la langue française va aller en s'intensifiant durant le XIX<sup>e</sup> siècle. D'une part, l'intelligentsia canadienne-française réagit au stéréotype du *French Canadian patois* véhiculé parmi les intellectuels anglophone selon lequel le français parlé au Canada serait un patois (Mercier, 2000). D'une part, on voit paraître des manuels de correction, comme celui de T. Maguire intitulé *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française* (1841), qui ciblent surtout les anglicismes. D'autre part, comme le rappelle Roby (2001), la vague d'émigration vers les États-Unis entre 1879 et 1882 suscite chez l'intelligentsia canadienne-française une réaction ambivalente. À un premier discours, très négatif, qui présente les émigrés comme des paresseux, attirés par la prospérité et le luxe des États-Unis, se substitue un discours plus positif qui développe la thèse de la survivance et de la reconquête de l'Amérique : les émigrés sont investis d'une mission et font partie d'une armée chargée de véhiculer les valeurs canadiennes-françaises.

Comment ces émigrés peuvent-ils se rendre dignes de la mission qui leur semble réservée en terre étrangère ? En restant eux-mêmes, c'est-à-dire catholiques et français, sinon ils trahiraient. Catholiques d'abord afin de pouvoir remplir pleinement le rôle qui leur a été providentiellement dévolu. Français ensuite puisque la langue est essentielle pour conserver la foi dans toute son intégrité, elle en est la gardienne (Roby, 2001 : 29).

Qui perd sa langue, perd sa foi.

Ces discours ont-ils laissé des traces dans les lettres de nos trois scripteurs montréalais ? On a vu que Léocadie et Onésime fils sont sensibles au discours du clergé. Qu'en est-il du discours sur la survivance en contexte de migration, discours fortement associé au discours religieux ? Si la

religion et la famille tiennent une place importante dans les lettres échangées, le fait français ou la survivance de la langue française sont des thèmes qui ne sont jamais abordés ni à Montréal ni à Leadville<sup>6</sup>. Onésime fils mentionne bien la fête de Saint-Jean-Baptiste qui a lieu à Québec en 1880 à laquelle ont été conviées toutes les sociétés Saint-Jean-Baptiste du Canada et des États-Unis et où, pour la première fois, on a entonné le *Ô Canada*. S'il parle de la fête, c'est pour faire état des foules - « 1 500 sont venus de Chicago 800 du Detroit » (25 juin) – et non pas pour souligner l'importance culturelle et politique de cette rencontre des francophones du Canada et des États-Unis. En fait, dans sa lettre, l'événement a la même importance que la venue du cirque avec « des elephants instruits ». Est-ce par indifférence ou parce que les journaux suivront avec l'information ? Le seul passage qui suggère une adhésion à un discours nationaliste est imbriquée dans une revue des événements ayant marqué la scène montréalaise : « l'influence que l'introduction / des capitaux français parmi / nous ne manquera pas de donner / à l'élément franco Canadien un / nom qui va aller toujours de / mieux en mieux » (11 septembre).

Il n'est donc pas question de choc linguistique ni de survivance ce qui peut sans doute s'expliquer par le fait que la lettre est d'abord un lieu d'échanges de nouvelles, de renseignements qui ont un impact direct sur la vie quotidienne : la santé, le travail, les mariages, les naissances et les décès. À Leadville comme à Montréal, les Labrecque ne semblent pas concernés par l'exode des Canadiens français et leur éventuelle intégration culturelle et linguistique. Les États-Unis ne sont pas perçus comme un lieu où l'on risque de perdre son âme. Onésime fils cite les paroles d'un ami qui prédit que, à son retour, Onésime père va laisser : « le

---

<sup>6</sup> Marcel Martel, dans son analyse de la correspondance d'une famille bourgeoise à la même période publié dans ce volume, arrive à la même conclusion.

ciel pour tomber / en enfer » (15 octobre).

Qu'en est-il alors du regard que nos scripteurs posent sur leur propre langue dans le milieu montréalais qui s'industrialise et où les contacts avec la langue anglaise sont de plus en plus fréquents ? Sauf pour un bref commentaire d'Onésime père sur la mauvaise qualité de la calligraphie de son fils, il n'en est jamais question<sup>7</sup>. Cela ne signifie pas pour autant que nos scripteurs ne sont pas conscients du prestige social de certains registres de français. Seul un examen approfondi, sur des bases statistiques, nous permettrait de dégager un portrait précis de la langue de nos trois scripteurs. Néanmoins, un premier aperçu révèle une situation complexe où il faut tenir compte de la sensibilité et de certaines variantes linguistiques de chacun des trois scripteurs<sup>8</sup>.

#### Code orthographique

Au cours du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'alphabétisation des Canadiens français s'accélère (Verrette, 2002 : 141), même si 25 % de la population demeure encore analphabète. À cet égard, on peut comparer la fréquence de respect de l'accord du pluriel dans le syntagme nominal - exemple : *les petit(s) ami(s)* - à quarante ans d'intervalle : Lepailleur, huissier qui tient un journal

---

<sup>7</sup> Et pourtant, ce type de discours apparaît dans des lettres de scripteurs de même niveau d'éducation et à la même période en Acadie (France Martineau, *Corpus de français familier ancien*, base de données électronique).

<sup>8</sup> La langue écrite présente évidemment une diffraction par rapport à la langue parlée, mais l'utilisation de ces textes demeure un outil précieux d'analyse là où les traces orales sont disparues.

d'exil peu après la Rébellion de 1837 (Martineau et Thibault, 2004 ; Martineau, 2005) a beaucoup plus de mal à respecter l'accord du pluriel que la famille Labrecque. Tout en tenant compte du nombre restreint de locuteurs, on peut supposer que la hausse de conformité à l'accord en nombre est en partie due à l'extension de l'alphabétisation de la population. Les résultats montrent aussi une nette distinction entre, d'une part, Onésime fils et Léocadie qui respectent relativement bien l'orthographe standard et, d'autre part, Onésime père, de la même génération que Lepailleur puisqu'il est né en 1821, qui maîtrise moins bien l'accord de nombre.

Tableau 1 : Fréquence d'emploi de l'accord de nombre des groupes nominaux

	Lepailleur	Onésime père	Léocadie	Onésime fils
% accord de nombre respecté	6,7 %	20 %	82 %	89 %

Léocadie et Onésime fils, les deux scripteurs qui présentent la plus grande sensibilité au code orthographique, sont bien sûr plus jeunes (40 ans et 20 ans respectivement), mais c'est aussi dans leur discours qu'on note des références à un discours clérical, à la France et, dans le cas d'Onésime fils, à une soirée de poésie.

## Grammaire

La sensibilité de Léocadie et d'Onésime fils à un français plus soutenu se révèle également dans leur emploi de variantes linguistiques plus soignées. King, Martineau et Mougeon (2004) ont montré que l'emploi du pronom personnel *on*, plus familier que *nous*, est en progression durant le XIX<sup>e</sup> siècle pour référer à un groupe restreint dans lequel s'inclut le locuteur (*on va/nous allons à la pêche*) (voir Tableau 2). Dans le journal de Lepailleur, c'est 35 % des occurrences qui présentent un emploi avec *on*. Dans les pièces de théâtre canadiennes-françaises de la fin du

XIX<sup>e</sup> siècle, là où des personnages populaires sont mis en scène, 49 % des occurrences présente un emploi avec *on*.

Tableau 2 : Fréquence d'emploi des pronoms personnels *on/nous* dans un sens restreint.

	Lepailleur	Théâtre	Onésime père	Léocadie	Onésime fils
% de <i>on</i> (vs <i>nous</i> )	35 %	49 % <sup>9</sup>	21 %	17 %	0 %

La famille Labrecque se démarque par sa préférence marquée pour l'emploi de *nous* au lieu de *on*. Des trois scripteurs, ce sont, tout comme pour l'orthographe, Léocadie, mais surtout Onésime fils, qui se distinguent par leur emploi plus fréquent de variantes plus *recherchées*.

Tout comme l'emploi de *nous*, l'effacement de la particule négative *ne* connaît une progression considérable durant le XIX<sup>e</sup> siècle (Martineau et Mougeon, 2003), mais on efface aussi moins souvent le *ne* lorsqu'on appartient à une classe sociale élevée. De nouveau, Léocadie et Onésime fils emploient plus souvent la variante standard qu'Onésime père, dont l'emploi du *ne* est beaucoup plus près de celui de Lepailleur ou de celui des personnages populaires mis en scène par le théâtre (voir Tableau 3).

Tableau 3 : Fréquence d'effacement de *ne*

	Lepailleur	Théâtre	Onésime père	Léocadie	Onésime fils
% d'effacement de <i>ne</i>	39,5 %	57,2 %	54 %	14 %	18 %

On sent donc chez Léocadie et Onésime fils une sensibilité plus grande à la norme

---

<sup>9</sup> Pour le théâtre, 1 % des exemples est du type *j'avons*, 50 % avec *nous*.

orthographique ou grammaticale. Il leur arrive également d'employer des passés simples pour de courtes narrations. Mais tous les phénomènes ne sont pas investis du même poids sociolinguistique. Parallèlement à des emplois soutenus, on note chez Onésime père, mais aussi chez Léocadie et Onésime fils, un important emploi de phénomènes associés à une langue familière : citons par exemple plusieurs accords de genre incorrects (*sans aucune accident, une orage, l'automne prochaine, une onguent, une atelier*), la neutralisation fréquente du genre (*ils [les montagnes] sont hautes*), des conditionnels là où on attend des subjonctifs (*J'aimerais bien que vous m'ecrireriez toutes les semaines*) et des écarts dans la morphologie verbale (*envoiera, voyent*).

## Lexique

Le contact avec l'anglais s'est intensifié après la Conquête, générant des emprunts à cette langue dans plusieurs sphères de la vie publique (Poirier, 2000). Qu'en est-il chez nos scripteurs d'un milieu ouvrier de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ? On est étonné par le nombre relativement restreint d'anglicismes, surtout si l'on tient compte que cette correspondance comprend une quarantaine de lettres de plusieurs feuillets<sup>10</sup>. Plus étonnant encore, les anglicismes apparaissent également chez les trois scripteurs, sans égard à leur sensibilité déjà observée face à la norme linguistique.

Ce sont surtout des anglicismes lexicaux. Le terme *draft* (écrit aussi *drafe* et *draught*), une lettre

---

<sup>10</sup> On peut se demander dans quelle mesure les Labrecque connaissent l'anglais. Ils semblent en avoir tout au moins une connaissance passive puisque Léocadie reçoit un télégramme en anglais de Toronto annonçant le retour à Montréal de gens de Leadville. Elle transcrit le message dans le corps de la lettre et semble bien l'interpréter.

de change<sup>11</sup>, est l'anglicisme le plus courant chez les trois scripteurs. Ils font parfois référence aux *strak* (grève) qui sévissent à Montréal ou à Leadville. Sans en faire un inventaire complet, notons chez Onésime père des anglicismes se rapportant principalement à un discours technique ou à la description qu'il fait des lieux : *freit*<sup>12</sup>, *papier*<sup>13</sup> (mot qui alterne avec *journal* et *canard*), *steamer*<sup>14</sup>, *slud*, *stage*, *ticket*<sup>15</sup>. Comme l'évolution temporelle n'est pas particulièrement marquée, ces écarts ne sont donc pas nécessairement attribuables à son séjour aux États-Unis, surtout si l'on compare la diversité et la fréquence des anglicismes qui se sont introduits dans la correspondance de sa femme qui, pourtant, est restée à Montréal.

Léocadie emploie ici et là des termes anglais : *foreman*<sup>16</sup>, *gang*<sup>17</sup>, *grocerie*<sup>18</sup>, *Jacks*<sup>19</sup>, *job*<sup>20</sup>, un

---

<sup>11</sup> Société du parler français au Canada (1968), dorénavant le GPFC : 295

<sup>12</sup> *Fret* : convoi, train de marchandise (GPFC : 354).

<sup>13</sup> *Papier* : journaux (GPFC : 491).

<sup>14</sup> *Steamer* semble remplacer l'expression *steam-boat* ou *steam* : bateau à vapeur, vapeur. (GPFC : 641).

<sup>15</sup> *Ticket* : billet, ticket (GPFC : 661).

<sup>16</sup> *Foreman* : contremaître, chef d'équipe (GPFC : 350).

<sup>17</sup> *Gang* : bande, troupe, équipe (GPFC : 361).

<sup>18</sup> *Grosserie* : épicerie (GPFC : 386).

<sup>19</sup> *Jack* : bouffon, personne qui cherche à faire rire par de grosses plaisanteries (GPFC : 405).

vrai *swell*<sup>21</sup>. Des trois, le jeune Onésime, qui fait pourtant à l'occasion montre d'un français plus soutenu et même lyrique, emploie le plus de termes anglais intégrant parfois des syntagmes complets: *flush*<sup>22</sup>, *freight*, *fun*<sup>23</sup>, *set*<sup>24</sup> de jeunes gens, *trouble*<sup>25</sup>, je lui souhaite *success money*, touchez y pas *take here* ou Je vais dire *the right man in the right place*. On trouve très peu d'anglicismes grammaticaux, le plus courant étant l'emploi de *sur* au lieu de *dans* : Tu me donnera de ses nouvelle *sur* ta prachaine lettre.

Les régionalismes et archaïsmes sont beaucoup plus nombreux, encore là chez les trois scripteurs : *bardas*<sup>26</sup>, *bourgeois*<sup>27</sup>, *butin*<sup>28</sup>, *cavalier*<sup>29</sup>, *chassis*<sup>30</sup>, *émouvoir*<sup>31</sup>, *étriver*<sup>32</sup>, *frileux*<sup>33</sup>,

---

<sup>20</sup> *Job* : tâche, besogne, travail, emploi (GPFC : 409).

<sup>21</sup> *Swell* : bien mis, chic, faraud (GPFC : 649).

<sup>22</sup> *Flush* : dépensier, généreux, prodigue (GPFC : 348).

<sup>23</sup> *Fun* : plaisir (GPFC : 357).

<sup>24</sup> *Set* : ensemble, réunion (GPFC : 621).

<sup>25</sup> *Trouble* : mal, difficulté (GPFC : 681).

<sup>26</sup> *Barda* (Can.) : voir *Berda* : bruit, tapage (GPFC : 111).

<sup>27</sup> *Bourgeois* (Fr.) : Bourgeois se dit, parmi les ouvriers, des personne pour lesquelles ils travaillent, quelle que soit leur qualité (GPFC : 143).

<sup>28</sup> *Butin* : linge, vêtement. Dial. M.s., Berry, Bourgogne (GPFC : 160).

*mouiller*<sup>34</sup>, *poudrer*<sup>35</sup>, *tannant*<sup>36</sup>, etc. ; et des expressions populaires apparaissent sous la plume des trois épistoliers : *rouler grosse besogne*, *pas moyen de moyenner*, *un baptême de*<sup>37</sup>..., *grêler à plein seau*, *rare de vieille*, *parler au diable*, etc.

De façon générale, on ne voit jamais le mot *américain* dans notre correspondance alors même qu'elle a comme trame de fond la migration vers le Colorado. Lorsqu'il est question de l'Autre, il n'est pas défini par des traits linguistiques mais physiques. C'est d'abord le Mexicain, celui qui, dans les fantasmes des grandes étendues américaines, dévalise les voyageurs. Onésime fils rapporte qu'Honoré « a l'air d'un vrai voyage / d'un vrai mexicain ». En un mot, « il est le vrai

---

<sup>29</sup> Cavalier (Vx fr.): galant, amoureux (GPFC : 182).

<sup>30</sup> Châssis : fenêtre (GPFC : 192).

<sup>31</sup> Émouvoir : émouvoir, remuer. Vx & dial (GPFC : 312).

<sup>32</sup> Étriver : se quereller. Vx fr. / Agacer, contrarier. Dial., Maine, Normandie, Picardie (GPFC : 334).

<sup>33</sup> Seul *friler* se retrouve dans le Glossaire de la Société du parler français au Canada (1968) : grelotter de froid Vx fr. & Dial. Berry, Nivernais

<sup>34</sup> Mouiller : pleuvoir. Dial. Anjou, Aunis, Lyonnais, Poitou, Saintonge (GPFC : 466).

<sup>35</sup> Poudrer : voler, tourbillonner dans le vent (en parlant de l'eau ou de la neige) (GPFC : 535).

<sup>36</sup> Tannant : personne qui n'a pas son pareil (GPFC : 651).

<sup>37</sup> Baptême : juron (GPFC : 92).

type / des voyageurs Canadien [...] / Ephrim a l'air d'un vrai / bandit mexicain numéro 1 » (26 avril). Plus révélatrice est la description que le beau-frère d'Onésime, Henry, fait de l'Amérindien dans une lettre qu'Onésime adresse à son fils : il est perçu comme un objet de curiosité, son aspect physique tranchant nettement avec celui des travailleurs. Le passage mérite d'être cité en entier : « il [des Indiens] était au nombre de / huit ils etait très ceurieux /à voir, ils avait tous / la figure peinturé en / rouge et nuetête les / les cheveux leur battant / les épaules et cest plustôt / du crain de chevaux / que des cheveux je tassu / re que tu aurait du./fon a en voir un / il y a quelques années / il était très commun / ici mais apprésent ils / viennent tres rarement / quoique la ligne se trouve / quà sept milles dici / mai ils ont signé un traité avec le gouver / nement pour leur / territoire le quel ils laisseront / au printemps et le lequel / seras ouvert pour les / prospecteurs » (21 septembre).

\* \* \*

L'interaction entre le discours privé et le discours public nous permet de mieux saisir comment se construisent certains aspects de l'identité collective et de nuancer l'analyse sociolinguistique. Ainsi, à l'intérieur d'une même famille ouvrière, la perméabilité au discours de l'élite à travers les journaux est un facteur à retenir dans le positionnement identitaire linguistique<sup>38</sup>. Même si les discours sur la survie de la langue française et les dangers de l'anglicisation ne sont pas repris dans le discours privé de nos scripteurs, les campagnes d'alphabétisation et l'extension de l'enseignement à une plus large population durant le XIX<sup>e</sup> siècle semblent avoir eu un effet sur l'importance accordée à la norme orthographique comme outil de prestige social. L'emploi de variantes conservatrices de phénomènes grammaticaux en plein changement acquiert aussi du

---

<sup>38</sup> Cet aspect de la recherche est en cours.

prestige. Les anglicismes ne semblent pas avoir le même poids sociolinguistique dans ce milieu ouvrier, du moins chez les auteurs examinés. Seul un corpus plus large, à partir de témoignages de première source, nous permettra de mieux comprendre comment s'est développée la relation entre langue et identité au Québec.

L'exode des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre est à l'origine de l'identité franco-américaine; une reconfiguration fortement liée à la nature plus permanente de l'établissement, à l'intégration linguistique, sociale et économique dans une communauté nouvelle. Là, où la proximité spatiale et l'ampleur de la migration ont pu favoriser une plus grande sensibilité au discours de l'intelligentsia canadienne française, on peut se demander comment les émigrants en Nouvelle-Angleterre l'ont intégré dans leur propre discours.